



# AU DÉBUT, CE N'ÉTAIT PAS AINSI !

Notes des interventions de Davide Prospero et Julián Carrón  
lors de la journée de début d'année des adultes et des étudiants de CL.  
Mediolanum Forum, Assago (Milan), 30 septembre 2017

## **AU DÉBUT, CE N'ÉTAIT PAS AINSI !**

**Notes des interventions de Davide Prospero et Julián Carrón  
lors de la journée de début d'année des adultes et des étudiants de CL.  
Mediolanum Forum, Assago (Milan), 30 septembre 2017**

### **JULIÁN CARRÓN**

Demandons la pauvreté que l'Innommé de Manzoni nous a fait désirer tant de fois cette année, car sans elle, nous ne sommes pas dans la disposition d'esprit nécessaire pour commencer, et tout devient inutile. Demandons-la en chantant l'hymne à l'Esprit.

*Discendi Santo Spirito (Descends Esprit-Saint, ndt)*

*The things that I see*

*Negra sombra*

### **DAVIDE PROSPERI**

Bienvenue à tous. Tout d'abord, nous saluons tous ceux qui sont réunis ici, ainsi que les villes qui sont en liaison en Italie et à l'étranger, pour ce moment où nous nous apprêtons à introduire l'année. Je voudrais commencer par reposer la question des exercices de la Fraternité qui a constitué le thème de cet été : « Le salut est-il resté intéressant pour moi ? ». Ce mot, si souvent oublié face aux difficultés, aux incohérences et aux épreuves de la vie, nous est redevenu familier à l'improviste. Le mot « salut » comprend le sens de nos propres limites, de notre mal, et même de notre néant et, malgré cela, l'aspiration à un accomplissement de bien et de grandeur, pour lequel notre cœur se sent fait. Pourtant, nous constatons que le salut nous semble inaccessible parce que nous sentons que nous ne le méritons pas (ceux qui ont un minimum de conscience de soi ne peuvent pas n'y avoir jamais pensé), et tous nos efforts ne semblent pas suffire pour le reconquérir. Mais l'hypothèse de Jésus face à Zachée renverse totalement la question, comme le disait Carrón aux exercices. L'Évangile de Luc dit : « Aujourd'hui, le salut est entré dans cette maison » (cf. Lc 19, 1-10). Le salut, c'est le Christ, sa personne, et nous avons été touchés par son regard, qui nous a changés. Il n'a pas nécessairement changé tout de suite nos centres d'intérêt, et il ne nous a pas non plus donné immédiatement la capacité de ne plus commettre d'erreurs ou même seulement de nous corriger. Ce qui change, c'est avant tout que nous nous sommes aperçus de sa présence, à cause d'une force d'attraction qui a fait irruption dans notre vie et nous a attirés à Lui comme un aimant. Cet été, au Meeting, des jeunes ont passé des heures à faire le service

d'ordre aux parkings en plein soleil, ou à nettoyer les salles et les expositions (en payant pour le faire !), surprenant tout le monde ; on ne peut comprendre cette *gratuité* si l'on pense que c'est simplement le fruit d'un effort généreux. Cette gratuité n'est possible que si l'on est déjà comblé par ce que l'on a reçu. La *gratitude* est ce que j'ai vu briller dans les yeux de ces jeunes, comme on le voit dans beaucoup d'adultes engagés dans la société. On la voit briller, parce qu'elle exprime un événement présent, qui arrive peut-être maintenant pour la première fois dans la vie d'une personne, ou bien qui se reproduit à nouveau après des années. Je l'ai vu en me rendant à plusieurs sessions de vacances et à de nombreux moments que nous avons organisés cet été.

Je veux raconter un épisode personnel qui m'est arrivé il y a quelques temps : c'était une de ces journées (je pense que cela arrive à tout le monde), où l'on arrive à la fin en disant : « Aujourd'hui, je n'ai rien fait de bien ». Mais à la différence d'autres fois, je me suis retrouvé à dire à genoux : « Seigneur, je n'ai rien à te donner aujourd'hui, mais je suis là ». Et cela a changé, cela a tout changé en moi : « Toi, Seigneur, tu es là, c'est pour cela que j'existe, et c'est pour cela que je peux encore espérer demain, même si je n'ai rien à te donner aujourd'hui ». Je crois que cela fait partie de la stature humaine de désirer que la vie soit utile. Don Giussani écrivait à vingt-trois ans : « Je ne veux pas vivre inutilement : cela m'obsède » (L. Giussani, *Lettere di fede e di amicizia ad Angelo Majo* [Lettres de foi et d'amitié à Angelo Majo, *ndt*], San Paolo, Cinisello Balsamo 2007, p. 33). C'est bas et mesquin de penser que la valeur de la vie réside uniquement dans ce que la vie peut me donner. La dimension de mon cœur (la dimension du cœur de tout homme) désire que ce que je suis puisse être utile à la totalité, et donc au monde. Toutefois, bien souvent, nous avons tendance à faire coïncider l'utilité de notre vie uniquement avec ce que nous pouvons avoir ou ce que nous sommes capables de faire nous-mêmes. Nous pensons alors : « Aujourd'hui, je n'ai rien fait de bien, et donc tout était inutile ». Mais nous pouvons percevoir (et c'est ce qui m'est arrivé) qu'il y a quelque chose de plus utile : l'utilité de vivre la dépendance de Dieu, à savoir que l'utilité de la vie est de coïncider avec Celui qui nous aime, de faire quelque chose d'utile pour Celui qui nous veut, parfois simplement en acceptant d'exister, de dépendre de Celui qui nous fait être maintenant, comme cela s'est produit cet été dans la situation dramatique de Charlie Gard, qui nous a émus. Pour moi, ce qui détermine l'utilité de la vie réside dans ce qu'un Autre, qui te fait être, voit en toi, et non dans ce que tu voudrais de toi-même. La vie devient donc utile quand elle devient obéissance : une attitude de disponibilité envers la présence du Christ, se rendre face à cette grandeur qu'un Autre, de manière sans doute différente de ce que tu ferais,

veut réaliser en toi et avec toi, pour le monde. Nous vivons pour que le Christ soit reconnu partout ; nous vivons pour la gloire humaine du Christ.

Aussi, je veux te demander : comment nous aider les uns les autres à vivre la conscience de cette dépendance ?

## **CARRÓN**

Qui parmi nous n'aimerait pas être surpris par quelque chose qui fait tout chanter, comme le dit le texte de *Negra sombra*. Quand un tel évènement survient, il est facile de le reconnaître, tant il correspond à l'attente du cœur. Nous l'interceptons immédiatement, parce qu'il fait chanter toute notre vie. « S'ils chantent, c'est toi qui chantes ; s'ils pleurent, c'est toi qui pleures ; [...] c'est [toi] la nuit et l'aurore. Tu es en tout et tu es tout pour moi, en moi [...] tu demeures » (R. de Castro-J. Montes Capón, *Negra sombra*, in *Canti*, Soc. Coop. Ed. Nuovo mondo, p. 292). Nous dépendons en tout de ce Tu.

Nous découvrons vraiment ce que nous attendons quand nous Le reconnaissons, dans les évènements à travers lesquels il vient à notre rencontre, par sa capacité de faire vibrer tout ce que nous vivons et touchons. Il ne faut pas d'« équipement » particulier, il suffit que cela arrive en se proposant à notre cœur. Il suffit de voir ce que Dieu fait pour pleurer d'émotion, comme le disait le texte de *The things that I see* (in *Canti*, op.cit., p 344).

Quand on vit cette expérience élémentaire, on ne peut que désirer que ce « tu » ne nous laisse jamais : « Ne me laisse jamais, ombre qui me surprends sans cesse », concluait *Negra sombra*. Le désir de dépendre de cette présence rend déjà tout différent. Comme nous aimerions être constamment surpris par un évènement qui rend toute chose nouvelle ! Alors, nous découvririons de façon toujours plus complète que si quelque chose chante, c'est parce que Tu le fais chanter ; si quelque chose vibre, c'est parce que Tu le fais vibrer, parce que Tu es en tout, parce que Tu demeures en moi.

Quand la surprise de cet évènement ne domine pas, qu'est-ce qui prend le dessus ?

### **1. LE FORMALISME**

Nous avons vu qu'il est facile d'identifier, quand il arrive, un évènement qui correspond à la vie ; il est tout aussi facile de voir quand il n'arrive pas, parce qu'il n'y a plus de chant dans nos journées, tout devient plat et formel, et la joie disparaît. C'est tellement évident que nous ne pouvons pas ne pas le percevoir.

« Je sens que je suis arrivé à un tournant essentiel de mon existence. L'un de ces passages incontournables, décisifs ». Ce sont les paroles d'un ami, que j'avais lues à l'école de communauté de juin dernier, et qui m'ont accompagné tout l'été, parce qu'elles montrent bien où est le piège. Sa lettre se poursuivait (j'en reprends seulement quelques passages) : « Ma foi est formelle, ma manière de vivre est essentiellement moraliste (tant de choses qu'« on ne peut pas faire » ou, au contraire, « qu'on ne peut pas ne pas faire », y compris les grandes actions : collecte alimentaire ou pharmaceutique, stands de Noël, action caritative, fonds commun, exercices, école de communauté, etc.). [Le problème n'est donc pas qu'il ne participe pas aux actions et aux initiatives.] Mais le test (le test habituel, toujours impitoyable), celui de la joie, m'écrase : elle n'est pas là ! Il y a tout au plus une relation difficile, présomptueuse, égoïste. Et je n'en peux plus. J'aimerais être joyeux. Et pourtant je me retrouve rapidement dans la routine ». Notre ami comprend alors combien il s'est éloigné de la dépendance qui nous génère tous : « Le Christ est vraiment isolé de mon cœur. Le salut ne peut pas ne pas m'intéresser, mais je le pense toujours selon mon propre modèle. Et après tant d'années dans l'histoire du mouvement, je ne peux pas croire que je suis tombé si bas. La joie est toujours ailleurs ! ».

Cette lettre nous aide à comprendre ce que dit don Giussani (nous l'avons rappelé aux exercices de la Fraternité) : « Quelle que soit l'expression d'un mouvement comme le nôtre, il n'a pas de valeur s'il ne fait naître, au cœur des tâches quotidiennes, l'appel à la mémoire de la présence du Christ [s'il ne fait grandir la conscience que nous dépendons de Lui]. Il serait même plutôt néfaste à l'individu puisqu'il favorise le formalisme et le moralisme. Cela réduirait l'évènement parmi nous à un refuge sociologique, à une position sociale, alors que nous devrions le conserver dans les yeux et dans le cœur, avec une crainte respectueuse, comme critère de notre comportement les uns envers les autres » (Cf. L. Giussani, « Appendice », in *À la recherche du visage humain*, Fayard, Paris 1989, p. 131). Si nous ne vivons pas tout ce qui nous est donné comme un cri qui nous renvoie à la mémoire du Christ, rien de ce que nous faisons ne pourra nous satisfaire et nous procurer la joie que nous désirons pourtant. L'évènement qui nous a touchés se réduira à une série de « choses à faire », qui deviendront un tribut à payer pour appartenir à notre compagnie.

Ce n'est pas un hasard si don Giussani nous mettait en garde contre le formalisme avec lequel nous participons à des moments proposés, en le décrivant en ces termes : « On n'est pas en règle parce que l'on fait l'école de communauté, on n'est pas en règle parce que l'on participe à la messe [...], on n'est pas en règle parce que l'on distribue des tracts ou que l'on accroche un *dazibao*. Cela peut être la formalité à travers laquelle on paie le tribut à la réalité sociale à

laquelle on adhère. Quand est-ce que tout cela devient expérience ? Lorsque cela nous dit quelque chose et fait bouger [...] quelque chose en nous » (L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)* [Hommes sans patrie, *ndt*], BUR, Milan 2008, p. 194).

« Comment en sortir ? », se demande notre ami. L'expérience faite lui a offert quelques suggestions, à travers les symptômes qui sont apparus (le formalisme, la routine, son « je n'en peux plus »), mais il a déjà son modèle pour atteindre le salut et il n'est pas disposé à en changer : « Qu'on ne vienne pas me dire que l'inquiétude que je ressens est un "bien", parce que je ne le comprends vraiment pas. Qu'on ne vienne pas me dire que mon (éventuel) cri [...] "sert", et que le Christ est là aussi, qu'il m'attend, et que tout ce que je vis est pour moi ! Tout cela, je ne le comprends que sur un plan formel, mais pas existentiel. Après tant de temps, me voilà encore au point de départ ».

Mais comment notre ami peut-il comprendre quelque chose sur le plan existentiel, s'il refuse de s'engager sur la seule voie qui le conduirait à comprendre ?

Quelle est cette voie ?

## **2. LE CHEMIN DE L'EXPERIENCE ET DE L'HISTOIRE**

Pour comprendre quelque chose sur le plan existentiel, il faut être attentif à l'expérience que l'on fait, et aux « symptômes » qu'elle nous offre constamment. C'est toujours à travers l'histoire que le Mystère nous fait comprendre les choses. Don Giussani nous l'a rappelé sans relâche : « Pour moi, l'histoire est tout ; j'ai appris de l'histoire » (cité in A. Savorana, *Vita di don Giussani* [Vie de don Giussani], BUR, Milan 2014, p. VIII).

Mais on peut avoir en soi une résistance acharnée face à la provocation de la réalité, comme si l'on ne pouvait pas comprendre ce qu'indiquent ces symptômes, comme si l'on n'en saisissait pas la raison. Pourtant, ceux-ci sont comme le cri que Dieu, plein de tendresse à notre égard, fait jaillir de nos entrailles, comme s'il disait : « Tu ne te rends pas compte que tu as besoin de moi à travers les symptômes que tu observes en toi-même ? Ce n'est pas parce qu'un autre te le dit, ou parce que je t'envoie un ange que tu t'en rends compte, mais à cause de ces symptômes ! ». Du reste, si l'on n'est pas disposé à reconnaître ce qui émerge de l'expérience, si l'on n'est pas attentif et que l'on ne suit pas les symptômes, « quelqu'un pourrait bien ressusciter d'entre les morts, on ne serait pas convaincu », comme le dit Jésus dans certaines circonstances (cf. Lc 16, 19-31).

Pourtant, quand on est disposé à reconnaître un symptôme comme positif, c'est-à-dire comme un appel du Mystère, écoutez ce qui se passe. L'une de nos amies, Mireille, a raconté

comment, à un moment de sa vie de famille, sans s'en apercevoir, elle s'est éloignée de l'origine de son amour, du début du rapport avec l'homme qu'elle a épousé. Ce fait même est devenu pour elle un défi à relever : quelque chose s'est passé, que le Mystère a utilisé pour la secouer, pour la rendre consciente de ce dont elle s'était détachée. Il n'y a pas eu de crise conjugale éclatante, elle continuait à faire tout ce qu'elle faisait avant, mais elle avait perdu l'origine. Elle raconte en effet : « Nous sommes ensemble, nous faisons les choses ensemble, nous nous occupons sérieusement des enfants, de la maison, nous répondons aux sollicitations de nos deux familles, notre maison accueille même tous les week-ends certains jeunes de la rue que nous accompagnons, chacun fait bien son travail, nous nous entraînons même dans notre travail, mais [voilà le point décisif] nous nous sommes détachés, éloignés l'un de l'autre. Le désir exprimé par une personne [qui s'était intéressée à elle] m'a fait comprendre que [l'essentiel] n'est pas tant le fait qu'un malaise, une distance, se soit insinuée entre mon mari et moi, mais que le Christ n'est plus le point de départ de notre quotidien. [Voilà comment on comprend les choses sur le plan existentiel.] Ce qui brûlait en nous, et qui nous avait fait aller à rebours par rapport à la réalité du mariage dans notre culture, était le feu qui venait du Christ. Ce feu nous a poussés dans une vie conjugale si belle que nous nous sentions uniques au monde, mais aujourd'hui, il nous reste des braises qui risquent de devenir des cendres... Ce que nous sentons maintenant est le poids de notre quotidien ». Il est facile de reconnaître quand le feu qui vient du Christ ne brûle plus : le poids du quotidien le rend évident, la vie cesse de chanter.

C'est là que l'on voit si une personne est vraiment disposée à apprendre de ce qui arrive, c'est-à-dire à saisir un symptôme en le reconnaissant comme une opportunité. En se trouvant dans une situation comme celle décrite par Mireille, certains auraient pu se plaindre et dire : « Comment cela ? Je suis encore comme cela ? Me voilà encore dans cette situation après tant d'années ? » Pas elle : elle a été contente – écrit-elle – de « découvrir comment le Seigneur, avec génie, a utilisé cette rencontre quelconque pour nous rendre à nous-mêmes », autrement dit comment il est venu prendre à nouveau soin d'elle et de son mari. Le mari, face aux paroles de sa femme, a reconnu la même chose et lui a dit : « Notre amour a grandi comme un arbre, sur lequel les oiseaux viennent se poser, et où les personnes trouvent de l'ombre [leur maison est toujours ouverte]... tu as raison ! Si nous cessons de nous alimenter à la source, nous sécherons. Rien de ce que nous voyons ne sera plus possible ! ».

Qui ne voudrait pas avoir des amis comme cela ? « Dans leur humilité se trouve la semence d'un monde nouveau », a dit le Pape récemment, en terminant par une invitation : « Fréquente

les personnes qui ont conservé leur cœur comme celui d'un enfant » (François, *Audience générale*, 20 septembre 2017).

La question est donc de savoir si nous sommes disposés à accueillir la manière dont Dieu, à travers la réalité, « enfonce nos portes » : cela peut être une question affective qui se pose, comme nous l'avons vu, ou bien quelque chose d'autre. Nous ne savons pas bien de quelle manière le Mystère nous appellera, comment il décidera d'enfoncer notre porte, de nous reprendre, en nous empêchant de continuer à faire les choses sans qu'elles nous parlent. C'est impressionnant ! Nous pensons déjà savoir comment les choses doivent se passer, nous les faisons, et rien ne se passe, tout devient aride. Le Seigneur doit alors prendre une initiative audacieuse pour nous faire sortir du formalisme qui nous étouffe.

« Pour moi, l'histoire est tout ; j'ai appris de l'histoire ». Nous comprenons mieux, maintenant, pourquoi don Giussani ne se lassait pas de nous le dire.

Alors, à quoi sert de prendre au sérieux les symptômes ?

### 3. RETROUVER LE DEBUT

Ce qui nous arrive, les « symptômes » que nous percevons en nous, sont là pour nous aider à retrouver le *début*, l'origine, la pureté initiale d'une expérience, ce qui nous a conquis et attirés. Mireille nous a montré de manière éclatante comment les symptômes lui ont permis de s'apercevoir que le Christ n'était plus le point de départ de son quotidien.

À la lumière de ce qui lui est arrivé, on comprend mieux ce que don Giussani racontait lors des exercices de la Fraternité de 1982 (que l'on peut lire en italien, grâce à la sortie du livre *Una strana compagnia*). Il semble le dire pour répondre à la situation que nous décrivons, pour nous aider à comprendre l'expérience que nous vivons maintenant et qui nous touche jusque dans nos fibres les plus personnelles. Les expériences particulières de chacun nous offrent toujours une aide pour comprendre des éléments essentiels pour tous.

Écoutons donc don Giussani : « L'autre soir, dans une rencontre à Milan, j'ai observé que, au cours de ces dernières années, depuis environ quinze ans [nous sommes en 1982], au cours de toutes ces années de notre chemin, c'est comme si Communion et Libération, le mouvement, avait construit sur les valeurs que le Christ nous a apportées. Ainsi, tout l'effort d'activité associative, opérative, caritative, culturelle, sociale, politique, a bien eu pour but de nous mobiliser, nous-mêmes et les choses, selon les idéaux, selon les valeurs que le Christ nous a fait connaître. Mais au début [...] ce n'était pas ainsi », (*Una strana compagnia* [Une étrange compagnie, *ndt*], BUR, Milan 2017, p. 88). Don Giussani parle de la situation du mouvement,



mais Mireille ou notre ami de la lettre pourraient dire la même chose : « Au début, ce n'était pas ainsi ».

Et comment était-ce, au début ?

« Au début du mouvement, les premières années, nous n'avons pas construit sur les valeurs que le Christ a apportées [ce n'était pas l'intérêt premier], mais nous avons construit [car on construisait] sur le Christ, avec naïveté, si vous voulez, mais le thème du cœur, le mobile convaincant était le fait du Christ [...]. Au début, nous avons construit, nous avons tenté de construire sur quelque chose qui se passait [comme lorsque deux personnes commencent à se mettre ensemble : ce qui se passe entre elles est la raison de chacune de leurs actions], et non sur les valeurs apportées, et donc inévitablement sur notre interprétation de celles-ci : nous tentions de construire sur quelque chose qui se passait et qui nous avait pénétrés. Cette attitude était sans doute ingénue et impudemment disproportionnée, mais elle était pure. Pour cela, pour l'avoir en quelque sorte abandonnée en nous établissant sur une position qui a été surtout, dirais-je, une "traduction culturelle", plutôt que l'enthousiasme pour une Présence, nous ne connaissons pas – au sens biblique du terme – le Christ, nous ne connaissons pas le mystère de Dieu, parce qu'il ne nous est pas familier » (*ibidem*, p. 88-89).

On voit ici clairement en quoi consiste pour Giussani le changement de perspective qui s'est produit : de l'enthousiasme pour une Présence à une position définie par une « traduction culturelle » ou par une série d'activités, pourtant tout à fait justes (attention !) : Mireille avait des activités très justes, tout comme l'auteur de la lettre. Mais cela ne suffit pas. Notre pauvreté, notre soif, est infiniment plus grande que ce que nous faisons. Ce dont nous avons besoin ne peut trouver de réponse satisfaisante dans une culture ou une éthique. Ce changement de perspective peut se faire sur le plan personnel, dans la relation affective entre mari et femme, entre amis ; il peut se faire dans la vie de chacun ou dans la vie du mouvement, et la conséquence terrible que nous indique don Giussani est que « nous ne connaissons pas le Christ », et donc la joie ne se lit pas sur nos visages. Nous faisons tout ce qu'il faut, mais ce n'est pas l'enthousiasme pour la présence du Christ qui nous pousse, comme au début. « Au début [...] ce n'était pas ainsi ».

Mais comment était-ce au début ? Giussani est catégorique : « Le Christ raison de l'existence, le Christ motif de notre créativité [il n'y a donc pas le moindre manque de créativité], non par l'intermédiaire de notre interprétation, mais d'un coup : il n'y a pas d'autre position chrétienne en dehors de celle-ci ». Il poursuit : « Tout le reste – la mobilisation de l'existence et la créativité – viendra par la suite, mais c'est le Christ comme raison de l'existence et motif de la créativité qu'il faut retrouver. C'est comme un désir passionné de retrouver la pureté

originelle de la vie de notre mouvement, inconnue pour beaucoup d'entre nous » (*ibidem*, p. 89). Je souhaite que chacun puisse percevoir la passion du Christ pour notre vie dans ce cri de Giussani : il faut retrouver cette pureté originelle. Mes amis, c'est aussi ce que nous devons reconquérir aujourd'hui, si nous ne voulons pas nous trouver, comme nous l'avons vu tout à l'heure, dans une situation où l'on finit par étouffer, parce que tout ce que l'on fait ne remplit pas de joie.

Cela m'impressionne de voir comment la même urgence de retrouver cette pureté originelle surgit des entrailles de la vie jusque chez nos amis les plus jeunes. Un jeune lycéen m'écrit : « Je dirais que j'ai vécu des vacances "de CL" presque parfaites. Entre les vacances de la communauté, les voyages, les soirées, le Meeting, je ne me suis presque jamais arrêté. Mais ensuite, il y a eu le retour à la maison. Je pense que c'était l'un des plus horribles de mes vacances. Ce n'était pas de la nostalgie, ce n'était pas un manque, c'était un vide. C'était un gouffre, une blessure si large, un cri si fort, que je n'ai pas pu l'étouffer. Tous ces vides, accumulés pendant l'été, m'assaillaient et je me suis rendu compte d'une chose : cela faisait bien longtemps que je ne disais pas une prière, mais pas un *Je vous salue, Marie* ou un *Notre Père* [récités de manière formelle], non, une vraie prière, un dialogue avec le Seigneur, un moment où je me mettais [devant Lui] face à face, pour comprendre qui je suis. J'ai peut-être "tout" fait pendant cette période, mais je me suis perdu moi-même. En effet, tout cela est vide sans le Christ, car comme il me donne tout, il me demande tout. Je me suis aperçu que je vivais le christianisme "sans" le Christ. La première chose que j'avais trouvée était sa présence [le début était dominé par la fascination pour sa présence], mais avec le temps, j'ai trouvé tant d'autres choses que je L'ai oublié. Comment vivre le mouvement sans L'oublier ? Comment garder sa présence vivante en moi ? ».

Voilà le changement de perspective : oublier le Christ dans tout ce que je fais ; vivre le mouvement en l'oubliant. Mais voilà en même temps la nouveauté : nous commençons à percevoir quand Il nous manque.

Pour commencer à répondre à la question posée, nous avons tout intérêt à comprendre le rappel de don Giussani, parce que la vie ne nous fait pas de cadeaux. « C'est à cause de ce changement [de l'enthousiasme pour une Présence à une "traduction culturelle" comme raison de vivre ; et il le dit en 1982 !] qu'il est devenu facile d'identifier notre expérience avec un engagement activiste, organisationnel ou culturel, parfois défini et mené de manière si exclusive et autoritaire » (*Una strana compagna*, op.cit., p. 89).

Pour retrouver la pureté de la position originelle, et donc la dépendance qui fait tout chanter, il faut comprendre ce que Giussani entend par « traduction culturelle », qui a pris le pas au fil du

temps sur l'enthousiasme pour une Présence. En 1991, (c'est impressionnant de voir combien il nous a toujours accompagnés), il affirme : « L'attaque la plus sournoise contre la force de notre mouvement vient de ceux qui font passer le terme de culture avant tout le reste. C'est le contraire : la culture naît [de l'évènement,] de la décision pour l'existence. La culture première – comme l'appelle Jean-Paul II – est le moi qui appartient à l'évènement. On perd du temps quand on n'est pas centré sur l'objectif, qui est l'évènement. Reprendre l'évènement, se recentrer sur l'objectif, signifie répondre aussi au reste. Voilà le point central : ce n'est pas une aversion pour la culture, mais une contre-attaque sur l'origine de la culture » (« Corresponsabilità », *Litterae Comunione CL*, n°11/1991, p. 34).

#### 4. LE CHRISTIANISME COMME IDEOLOGIE ET LE CHRISTIANISME COMME TRADITION

En 1998, don Giussani revient en d'autres termes sur cette même question : « Cette année, la distinction que nous avons découverte entre idéologie et Tradition est devenue claire » (L. Giussani, « Avvenimento e responsabilità » [« Évènement et responsabilité »], *Tracce*, n°4/1998, p. III). Il poursuit en rapprochant cette différence d'une autre, celle entre idéologie et Évènement. Il écrit : « Le point de départ du chrétien est un Évènement. Le point de départ des autres est une certaine impression des choses » (*ibidem*), qui devient un préjugé et se développe ensuite en un discours, c'est-à-dire une idéologie. Il suffit que quelqu'un nous blesse pour voir combien notre attitude est déterminée par l'impression que ce fait laisse en nous, sur laquelle nous construisons ensuite un préjugé et une vision des choses.

Le point de départ du chrétien dans chaque rapport est au contraire un Évènement. Qu'est-ce que cela signifie ? On le voit dans l'épisode que tout le monde connaît, celui du prisonnier, dont la réaction après une fouille injuste n'était pas déterminée par l'impression, même négative, qu'il avait face à la manière dont on l'avait fouillé, mais par l'Évènement qui était entré dans sa vie et avait fait naître en lui une attitude différente face à l'injustice qu'il subissait : « Comment ce gardien pourrait-il se comporter différemment, s'il n'a pas fait la même expérience que moi, autrement dit si le fait du Christ ne l'a pas saisi comme il m'a saisi ? ». Cet exemple explique des aspects qui semblent parfois difficiles à comprendre. C'est simple : c'est immédiatement évident que le point de départ de son rapport avec ce gardien n'a pas été l'impression qu'il avait, mais un Évènement qui l'avait saisi et qui l'habitait aussi à ce moment-là, en modifiant sa réaction. Sans cet évènement, en effet, tout serait déterminé exclusivement par l'enchevêtrement des circonstances.

Mais pour qu'il devienne le point de départ, l'évènement doit se produire maintenant, dit Giussani : « Si [...] l'origine, le fondement, le principe fondateur de toute l'expérience humaine est un Évènement », c'est seulement parce qu'il se produit maintenant. « Cet Évènement se comprend parce qu'il se produit maintenant » (*ibidem*). Je le comprends, j'en perçois l'impact, j'en expérimente la puissance de changement parce qu'il se produit, maintenant, et non parce que « je le sais déjà ». L'évènement est précisément ce que je ne sais pas déjà.

Pourquoi l'exemple du prisonnier me touche-t-il tant ? Parce qu'il montre de manière évidente que cet évènement se comprend parce qu'il nous change, et non parce que j'en ai la conception exacte. Nous savons tous bien ce qu'est l'évènement, et pourtant nous réagissons souvent de manière totalement différente de cet homme. Comment cela se fait-il ? Il ne suffit pas de savoir, de même que notre impression des choses ne suffit pas. Le test pour savoir si l'évènement se produit maintenant – le test, donc, qui montre que ce n'est pas une théorie, un savoir abstrait, mais un fait réel, qui m'arrive maintenant, à moi, et que je reconnais, que j'accueille, et qui devient le point de départ de chacune de mes actions – est la manière dont j'entre en relation avec les personnes et les choses. Le test est la nouveauté que je surprends en moi, dans ma manière de réagir. Aussi, je ne peux pas parler de notre ami prisonnier sans penser à Jésus ; avec sa manière de réagir, il nous rend Jésus contemporain. Par le rapport qu'il vivait avec le Père, Jésus a pu dire, en se référant à ceux qui l'avaient mis en croix et qui l'insultaient : « Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23, 34). Il ne pouvait regarder ses bourreaux de cette manière que grâce à cette dépendance, grâce à sa familiarité unique avec le Père. L'attitude dont le Christ témoigne exprime toute la nouveauté culturelle qu'Il a apportée dans le monde. Pour la comprendre, il faut reconnaître ce qui se passait dans l'intimité de Jésus.

Cela nous mène à la question suivante : « Comment un évènement fait-il pour passer, pour être donné à ceux qui viennent maintenant ? ». Don Giussani répond : « Si c'est un Évènement qui se répète, il se répète tous les jours ». Un Évènement se communique en se produisant. Le christianisme est un Avènement, et il passe de personne à personne comme évènement. Il ne se communique pas comme un ensemble d'enseignements ou de préceptes, il ne se réduit pas à une conception ou une culture. C'est là que tout se joue. Autrement, le christianisme se réduit à une idéologie. Cette réduction peut dominer jusqu'à « la manière de concevoir bien des catéchèses chrétiennes », jusqu'à la manière de faire l'école de communauté, et même « la manière de percevoir le christianisme et l'Église » (L. Giussani,

« Avvenimento e responsabilità », op.cit., p. III). À quoi reconnaît-on un christianisme réduit ? Au fait qu'il ne nous change pas.

Telle est la contribution que don Giussani a apportée à la vie de l'Église, comme l'a dit le cardinal Ratzinger lors de ses funérailles : « Seul le Christ donne un sens à tout dans notre vie ; don Giussani a toujours gardé le regard de sa vie et de son cœur tourné vers le Christ. Il a ainsi compris que le christianisme n'est pas un système intellectuel, un ensemble de dogmes, un moralisme, mais que le christianisme est [...] un évènement » (J. Ratzinger, *Homélie pour les funérailles de don Giussani*, Milan, 24 février 2005, in A. Savorana, *Vita di don Giussani*, op.cit., p. 1188). Mais avant lui, Jean-Paul II l'avait écrit en 2002, dans sa lettre pour le vingtième anniversaire de la Fraternité : « Avant d'être un ensemble de doctrines, ou une règle [...], le christianisme est [...] l'“avènement” d'une rencontre. Telle est l'intuition et l'expérience que vous avez transmises ces dernières années aux nombreuses personnes qui ont adhéré au mouvement » (Cf. Jean-Paul II, *Lettre à don Giussani*, 11 février 2002, in *ibidem*, p. 1095).

Il faut retrouver cette intuition et cette expérience, si nous ne voulons pas finir étouffés pour avoir réduit ce que nous avons entre les mains. Dans ce cas, le mouvement n'existera plus selon sa nature originelle, même si nous continuons à faire et à dire bien des choses.

Don Giussani nous invite à faire un pas en direction de cette reprise : « Ce “passage” d'un Évènement comme le tout de la vie, comme l'explication totale de la vie et de l'histoire, s'appelle Tradition ». Prêtons attention à sa manière de la décrire, pour nous empêcher de la réduire à ce que nous savons déjà : « La Tradition est une mémoire qui continue [et il se corrige immédiatement], ou plutôt c'est un évènement qui continue comme mémoire, dans la mémoire. Ce n'est pas tant un évènement qui continue pour être décrit par une mémoire : c'est la mémoire qui est transpercée [impressionnant !] par quelque chose de plus grand, de plus puissant [pour qu'elle ne se cristallise pas en doctrine], devenant le signe d'une continuité historique ». Nous le voyons chez les disciples d'Emmaüs : c'est seulement quand la mémoire des faits de la vie de Jésus, qu'ils connaissaient bien et qu'ils racontaient à leur nouveau compagnon inconnu, a été « transpercée » par l'évènement du Christ ressuscité, que les deux disciples ont changé et compris. Don Giussani poursuit : « Soit la mémoire est comprise de manière réductrice, au sens naturaliste, [...] – [comme] un souvenir du passé, un pieux souvenir, sympathique, convenable, bon, beau, qui rend le cœur plus humain lorsqu'on y pense – soit la mémoire peut être tout ! », elle est tout. Autrement dit, la mémoire est cet évènement qui se reproduit constamment, que nous ne produisons pas nous-mêmes, qui ne dépend pas de notre initiative ou de notre pouvoir. « La première position [qui fait de la

mémoire un souvenir] consiste à réduire à un principe la manière dont l'homme conçoit le monde, la manière dont il perçoit et dont il traite la vie (pré-jugé) » (« Avvenimento e responsabilità », op.cit., p. III-IV).

Mais attention à ce qui suit : « Si le christianisme devient cela, s'il passe pour une conception, une doctrine, comme une manière de percevoir et de traiter la vie, le christianisme devient lui aussi une idéologie. C'est ce que nous avons objecté à la situation de l'Église dans les temps modernes : la manière de concevoir la moralité ne naissait pas du Christ, de l'évènement du Christ, mais semblait efficacement produite par une interprétation de la vie, que le cœur percevait avec sympathie et qui était justifiée d'un point de vue critique (du moins tentait-on de le faire), si bien que l'ontologie a été oubliée, qu'elle a été pratiquement "dévitalisée" [ce terme est très significatif], comme lorsque l'on dévitalise une dent » (*ibidem*, p. IV).

Qu'est-ce qui a été « dévitalisé » ? L'ontologie nouvelle, à savoir le fait que le christianisme est un évènement (« L'ontologie – c'est-à-dire l'annonce que Dieu s'est fait homme et que cet évènement, au sens historique du terme, se poursuit dans l'histoire parce que cet homme est ressuscité : "Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde" » ; *L'uomo e il suo destino. In cammino* [L'homme et son destin. En chemin, *ndt*], Marietti 1820, Gênes 1999, p. 71). Cette ontologie n'est pas « niée » (nous l'avons vu dans les témoignages que j'ai cités au début), mais elle est oubliée, donnée pour acquise, si bien qu'elle n'est plus le point de départ de la réalité, comme disait Mireille. Alors, le rapport se vide, parce qu'il n'est pas capable de se soutenir lui-même. La dévitalisation de l'ontologie signifie que la manière de concevoir et de traiter les choses ne se fonde plus sur l'Évènement. « Vous comprenez ce que je voulais dire, poursuit don Giussani, quand j'ai parlé des dix années après 68 où, parmi nous, dominait l'idée de la culture non pas comme dérivée du Christ, mais comme le fait d'être reconnu par le monde pour une culture que nous avons ? » (L. Giussani, « Avvenimento e responsabilità », op.cit., p. VII).

Si nous ne comprenons pas cela, si nous ne récupérons pas l'origine, aucun effort ne pourra nous restituer la plénitude que seule Sa présence peut donner, ni nous rendre acteurs d'une culture nouvelle, parce que seul Son avènement présent peut susciter une conception vraie des choses. Cette conception doit continuellement renaître de la source qui l'a générée, et se manifester par la répétition d'un témoignage vivant ; elle doit se rendre visible dans l'expérience concrète d'une personne. Ce n'est qu'ainsi qu'elle peut se transmettre, en passant d'une personne à l'autre. On m'a parlé du mariage de deux de nos amis. Les collègues de la mariée, surpris, demandaient : « Comment cela ? Tu te maries si jeune ? Pour toute la vie ? ». Puis ils ont participé au mariage et ils ont été déconcertés, si bien que dès qu'elle est rentrée

du voyage de noces, ils lui ont parlé de la beauté du jour du mariage. Une conception nouvelle naît constamment d'un événement présent et elle se transmet en survenant.

La tradition, disait von Balthasar lors des exercices prêchés avec don Giussani en Suisse début 1971, « la *traditio* », à savoir ce que Dieu a transmis aux hommes, est « le Fils qui se donne à travers le Père pour le salut du monde » (H.U. von Balthasar – L. Giussani, *L'impegno del cristiano nel mondo* [L'engagement du chrétien dans le monde, *ndt*], Jaca Book, Milan 2017, p. 89). Voilà ce qu'est la *Traditio* : le Christ qui se donne au monde à travers le Père, selon le dessein du Père. Et ce don – la Tradition – ne peut se réduire à une conception, à une doctrine. « La présence de l'Évènement originel, la réalisation aujourd'hui de l'Évènement originel, qui s'est rendu présent tous les jours du temps jusqu'à maintenant, s'appelle Tradition : cette dernière constitue donc la répétition quotidienne de l'Évènement primitif, de l'Avènement originel » (L. Giussani, *L'uomo e il suo destino. In cammino*, op.cit., p. 66).

Le christianisme réduit à idéologie « se passe » de l'Évènement : ce n'est plus l'Évènement qui est au centre, mais un système de pensées – pourtant dérivées de cet Évènement – détachées de la source. Les conséquences culturelles et éthiques restent, proposées pour elles-mêmes, en quelque sorte autosuffisantes, et elles commencent donc inévitablement à se dénaturer. Il faut bien comprendre ce point.

## 5. « NOTRE » TENTATION DES LUMIERES

Nous pouvons désormais comprendre ce que combat don Giussani avec ces termes, à savoir cette mentalité qui réduit tout à une doctrine. C'est la tentation des Lumières, comme l'a dit le pape Benoît XVI : elle pensait sauver les grandes vérités du christianisme, les valeurs chrétiennes et tout ce que le christianisme a apporté, en le détachant de l'Évènement qui l'a rendu et le rend constamment vivant. Nous le voyons chez Kant quand il affirme : « Car on peut également concéder que, si l'Évangile n'avait pas auparavant enseigné les lois morales universelles [les valeurs] dans toute leur pureté, la raison jusqu'à présent ne les aurait pas saisies dans une telle perfection, quoique, une fois qu'elles sont là, on puisse convaincre chacun de leur justesse et de leur valeur au moyen de la seule raison » (I. Kant, *Lettre à F.H. Jacobi*, 30 août 1789, in *Lettres sur la morale et la religion*, Paris, Aubier-Montaigne, 1969, p. 27). À l'époque des Lumières, on pensait, comme le montre Kant, que tout cela durerait parce que la raison était désormais capable de le reconnaître ; mais dans le temps, cette tentative s'est révélée être un échec. Nous pouvons maintenant le comprendre, parce que cela

arrive aussi en nous et parmi nous : si l'on se sépare de l'évènement du Christ, de l'évènement vivant du charisme, on se trouble et ce que l'on fait ne sert à rien.

Nous connaissons malgré nous le même sort que le courant des Lumières, si nous ne comprenons pas comment se transmet le christianisme, ni comment le charisme se maintient. Même avec tous les textes de don Giussani à portée de la main, nous pourrions succomber. Tel est l'enjeu. Les discussions entre nous et l'avalanche de paroles que nous déversons parfois les uns sur les autres ne résolvent pas le problème. De même que nous avons vu tout s'effondrer autour de nous, nous pourrions également nous voir nous effondrer nous-mêmes.

Comment éviter le risque de succomber à la tentation (« des Lumières ») de penser que les textes de l'Évangile ou les textes de Giussani suffisent ? Comment éviter que tout se cristallise en doctrine dévitalisée ? Écoutons directement Giussani, parce qu'il nous a transmis tout ce dont nous avons besoin pour avancer : « L'évènement ne désigne pas seulement quelque chose qui a eu lieu et par lequel tout a commencé, mais ce qui suscite le présent, ce qui définit le présent, lui donne son contenu et le rend possible. Ce que l'on sait ou ce que l'on a devient expérience si ce que l'on sait ou que l'on a est quelque chose qui nous est donné maintenant : s'il y a une main qui nous le tend maintenant, un visage qui vient maintenant à notre rencontre, du sang qui circule maintenant, une résurrection qui se produit maintenant. En dehors de ce "maintenant", il n'y a rien ! Notre moi ne peut être mu, ému, c'est-à-dire changé, que par un fait contemporain : un évènement. Le Christ est quelque chose qui m'arrive en ce moment » (Cf. ARCHIVES HISTORIQUES DE L'ASSOCIATION ECCLESIALE MEMORES DOMINI, document imprimé intitulé « Dédicace 1992 Rimini, 2-4 octobre 1992 »).

Voilà pourquoi il déclarait encore en 1998 : « C'est une question de conversion ». Mais une conversion à quoi, à qui ? Pour éviter tout malentendu, il précise immédiatement le sens de son invitation : « Si tu ne te convertis pas [si chacun de nous ne se convertit pas], non envers moi [Giussani parlait de lui-même], mais envers Jésus qui te saisit à travers ma main ; si la conscience de notre discours ne suscite pas en toi une conversion, il n'y a pas de responsabilité », il n'y a pas de réponse. « Pour communiquer une vie dans le charisme qui nous a été donné, il faut vivre la conversion : non à moi [il le répète], mais à ce qui m'a été dit [et donné] » (L Giussani, « Avvenimento e responsabilità », op.cit., p. VII-VIII).

On voit ici toute la charité de Giussani à notre égard, car pour nous faire comprendre les choses, il n'insiste pas avec une explication, mais il propose un chemin : « Je voudrais vous faire faire le chemin par lequel tout ce que je dis a surgi, est né en moi » (*ibidem*, p. VIII). Par conséquent, pour éviter de réduire ce qu'il dit à ce que nous avons nous-mêmes en tête, à notre interprétation, il faut apprendre à revivre la manière dont les choses sont nées en don



Giussani pour qu'elles puissent naître aussi en nous aujourd'hui – comme le demande le jeune lycéen. Nous pouvons comprendre ce qu'il nous disait, sans effectuer de réductions, uniquement si cela arrive à nouveau aujourd'hui. Alors, comment cela peut-il arriver aujourd'hui ? D'où cela naît-il ? Comment pouvons-nous aujourd'hui refaire le chemin par lequel ces choses ont surgi en lui ? Où se produit aujourd'hui ce qu'il disait ?

## **6. LE CHRIST CONTEMPORAIN, ORIGINE PERMANENTE DES DIMENSIONS DE L'EXPERIENCE CHRETIENNE**

Une « connaissance nouvelle est donc [à la différence de ce que pensait Kant] simultanée à l'évènement qui la génère et la soutient continuellement ». Pour reprendre les mots de Davide : elle implique la dépendance totale, parce que tout nous est donné. Le chemin pour vivre ce que nous disons n'est pas « je le sais déjà et maintenant c'est à moi de le gérer avec mon intelligence et mes efforts ». Nous ne pourrions pas reprocher à Giussani de ne pas nous avoir mis en garde : la connaissance nouvelle s'affirme en nous seulement si elle est « simultanée à l'évènement qui la génère et la soutient continuellement ». « Puisque l'origine n'est pas une idée mais un lieu, une réalité vivante, le jugement nouveau n'est possible que dans un rapport continu avec [cette réalité vivante, autrement dit] cette compagnie humaine qui prolonge dans le temps l'Évènement initial » (L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Langres 2011, p. 97).

Don Giussani n'a pas cessé de nous indiquer le chemin : « Ce que nous comprenons, en effet, nous ne le comprenons pas parce que nous nous mettons à notre bureau pour échafauder un programme d'études pour les comprendre ; nous ne les comprenons pas comme le terme d'un projet de méditation [“maintenant, j'ai les textes, à moi de faire”] ; nous les comprenons si nous adhérons comme des enfants à l'histoire de Dieu dans notre vie, à l'histoire par laquelle Il veut enfoncer entièrement toutes nos portes, parce que nous sommes faits de Lui » (L. Giussani, *Una strana compagnia*, op.cit., p. 140). Le chemin est simple, comme m'écrit cette amie : « Je m'aperçois que plus je prends au sérieux l'hypothèse de travail que le mouvement me propose, plus je vois les choses autour de moi de manière différente, plus profonde et plus vraie ».

Soit le Dieu de nos pensées, soit le Dieu de l'histoire : chacun de nous se trouve face à ce choix. Le problème n'est pas d'être plus ou moins doué, parce qu'à ce niveau, notre talent ou notre capacité de performance ne suffit pas. C'est un problème d'approche, de méthode. Nous l'avons rappelé à maintes reprises cette année, en citant l'Innommé de Manzoni. Ces derniers

temps, nous l'avons rappelé à travers cette formule précieuse de don Giussani au sujet de l'« histoire particulière », que je ne cesserai pas de répéter : une « histoire particulière [...] » est « la clé de voûte de la conception chrétienne de l'homme, de sa moralité, de son rapport avec Dieu, avec la vie, avec le monde » (L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op.cit., p. 105).

Voilà le grand défi qui attend chacun de nous, comme me l'écrit un ami qui avait quitté le mouvement pendant trente ans. Si vous ne l'avez pas encore fait, vous pouvez lire sa lettre dans le numéro italien de septembre de *Tracce*. Après avoir décrit les circonstances de sa vie, il dit : « Beaucoup de choses nous tombent dessus. Se lever le matin devient de plus en plus difficile, et même les cachets “miraculeux” des antidépresseurs ne semblent pas avoir d'effet. On est sous le poids des choses qui passent. On commence à penser que le beau de la vie est derrière soi et que [maintenant], il ne reste plus grand-chose. Mes efforts, ma performance, ne suffisent plus [...]. Une fois dans cette situation, la vie devient simple : soit le christ s'écrit avec une minuscule, c'est-à-dire qu'il est mon dieu, que je soumetts à ma volonté et à mon intelligence, et alors on se moque les uns des autres ; soit Dieu est le Dieu de l'histoire [...]. Nous ne sommes pas revenus [il parle de lui et de sa femme] [...] parce que nous sommes bons. Nous sommes revenus parce que Quelqu'un a voulu que nous revenions à la maison » (« Revenir à la maison, trente ans après », *Tracce*, n°8/2017, p. 9). Ils sont revenus parce que le début s'est reproduit, à travers la rencontre avec l'un de nous, dans le lieu, dans la réalité vivante de notre peuple. Nous assistons constamment à cela.

C'est pourquoi je ne cesse de revenir au personnage de l'Innommé, car la connaissance nouvelle de lui-même, de Lucia, de la vie et de toute la réalité qui s'est emparée de lui est née de l'évènement du rapport avec le Cardinal Frédéric. S'il n'avait pas vécu cet évènement, qui l'a rendu pauvre, tout le reste n'aurait pas suffi. Non pas qu'il ne juge pas clairement qu'il faisait du mal et qu'il n'en éprouve pas de remords : il le savait, même partiellement, mais cela ne suffisait pas pour parvenir à sortir de sa situation.

De façon synthétique, l'Innommé nous rappelle la position de pureté que nous redonne la rencontre avec le Christ ; il nous rappelle aussi que la méthode de l'origine, du début, et celle de la suite sont identiques : le christianisme n'arrive pas, pour ainsi dire, une fois pour toutes, après quoi “je sais” et le développement est entre mes mains ; c'est quelque chose qui m'est redonné sans cesse, c'est un regard qui m'est redonné maintenant.

Voici donc comment don Giussani décrit le pas à faire : « Le mot *regard* synthétise les différents aspects qui permettent d'établir le critère du jugement. Il s'agit en effet de rester devant l'évènement rencontré sans tronquer la loyauté du regard [en effet, quand on cesse de

Le regarder, on coule, comme c'est arrivé à Pierre] [...]. Cette loyauté du regard devant l'évènement permet de faire naître en nous ce critère nouveau de jugement et de ne plus subir les critères du "monde" » (L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op.cit., p. 98). Autrement, nous penserons réaliser une culture nouvelle, mais en réalité, nous ne ferons que répéter ce que dit le monde.

À quoi voit-on que l'évènement est présent dans notre vie ? S'il nous rend plus pauvres. Si, aujourd'hui, nous repartons d'ici plus pauvres, plus désireux – comme l'Innommé – de rester là, obstinément, à la porte du Mystère, du Mystère fait chair, contemporain, qui se produit maintenant à travers les visages de notre compagnie, et qui, pour lui, passait à travers celui du Cardinal Frédéric.

En cela consiste la maturité qui nous permet de ne pas perdre l'origine : la conscience toujours plus claire que c'est un Autre qui nous sauve, c'est-à-dire la conscience que nous dépendons, le retour en nous de cette pureté, de cette pauvreté fondamentale que l'évènement du Christ suscite en nous et que nous rappelle le Pape dans la lettre qu'il nous a écrite à la fin du Jubilé de la miséricorde (nous l'avons reprise aux exercices de la Fraternité). Cette pauvreté d'esprit qui nous rend disponibles pour Lui est le signe de son avènement, le signe que l'Évènement se produit maintenant pour moi. C'est ce que montre cette personne qui m'écrit : « Depuis hier, j'ai dans les mains le billet d'entrée pour participer à la Journée de début d'année... Le titre, "Au début, ce n'était pas ainsi !" est déjà une provocation, et je m'interroge immédiatement sur la place qu'occupe le Christ dans mes journées, pas à partir de demain, mais maintenant déjà, alors qu'une nouvelle journée s'offre à moi comme occasion de reconnaissance et de témoignage ».

« Mes amis – je n'ai jamais employé le terme "amis" aussi consciemment que maintenant [et je vous le répète moi aussi de manière tout aussi consciente : "Mes amis"] – il faut suivre ce chemin ; vous tous qui êtes ici, vous êtes ici parce que vous avez été appelés sur ce chemin. Vous aimerez plus votre femme, vous aimerez plus vos amis, vous aimerez plus vos enfants, vous saurez ce que signifie avoir pitié, vous saurez ce que signifie pardonner, vous saurez ce que signifie se sacrifier pour construire, pour que les autres aillent mieux, vous saurez être humains, vous serez plus humains. "Celui qui me suit aura la vie éternelle", c'est-à-dire Lui, le rapport avec Lui » (L. Giussani, *In cammino. 1982-1998*, BUR, Milan 2014, p. 226-227). Don Giussani ne bouge pas d'un iota ! La vie éternelle est le Christ, Il est le salut. C'est seulement en restant attachés à Lui sur ce chemin que nous pourrions voir fleurir les rapports, construire, être ouverts aux nécessités, être toujours plus humains.

C'est dans la relation avec Lui que l'on peut faire l'expérience du centuple : « L'humanité que vous avez en vous fleurira cent fois plus, elle fleurira cent fois plus que chez les autres, et rien ne la décomposera, rien ne la perturbera au point de l'effrayer, vous n'aurez peur de rien » (*ibidem*, p. 227), tandis que tout se décompose dès que l'on se détache de Lui.

L'évènement du Christ demeure dans l'histoire, il se rend visible aujourd'hui, selon la forme qu'il a choisie : « Notre compagnie est le lieu où cette présence "est", où elle est reconnue et aimée plus facilement, où cette présence pardonne tout, et où, par ce pardon, aucun de nous ne peut rester les bras croisés et chacun désire faire quelque chose de bien, le bien, le bien pour nous et pour les autres » (*ibidem*, p. 228). Les dimensions de l'expérience chrétienne (culture, charité et mission) naissent ainsi de cette origine qu'est la foi. Elles ne sont pas détachées (comme le voulait Kant), mais unies dès l'origine, expression de l'origine. Aussi, je suis curieux de voir la créativité qui naîtra de cette reprise du début, si nous suivons l'invitation de don Giussani ; je suis curieux de voir comment nous répondrons au besoin que nous trouverons dans notre environnement, pour le bien de tous. Nous verrons la nouveauté de vie que nous surprendrons, comme c'est arrivé cet été dans bien des sessions de vacances (Davide en parlait), ou comme cela arrive chez les étudiants, ainsi que vous pouvez le lire dans *Traces* !

Quelle forme prend le fait d'« être pour » ? Le témoignage. « La mission de [notre] vie est de témoigner de cette présence, la reconnaître et en témoigner » (*ibidem*) – nous n'avons pas de plus grand trésor entre les mains que cette présence ; non pas en témoigner formellement, comme quelque chose que l'on sait déjà, quelque chose de dévitalisé, mais comme la réponse la plus pertinente aux exigences de la vie. C'est pour permettre de faire l'expérience de cette réponse que le mouvement est né, et le signe le plus éclatant de cette expérience est la joie.

Je conclus par l'invitation que nous adresse don Giussani : « L'avènement du Christ concerne l'instant présent, à tel point qu'il le modifie efficacement, plus efficacement que toutes les ressources sociales que l'on peut imaginer, parce que le mot "joie" ou "allégresse" [qui nous manque si souvent] ne peut être le but assuré d'aucune ressource sociale, même si elle est nouvelle [ce n'est pas le fruit de ce que nous faisons par nous-mêmes]. Le devoir suprême de celui qui a la foi, du protagoniste de l'histoire dans ce peuple nouveau est justement de démontrer, de témoigner la vérité de l'avènement du Christ à travers une joie qui demeure jusque dans les circonstances les plus tristes de la vie, la joie étant le signe exceptionnel et vertigineux d'un changement survenu, au point de révéler une ontologie nouvelle » (L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op.cit., p. 221).

Il n'y a pas de plus grand défi, il n'y a pas d'aventure plus fascinante, particulièrement en ce moment historique précis. Il n'y a rien, alors, de plus précieux et de plus désirable que le fait que se produise en nous un regard d'homme libre, pour le dire comme Péguy. Aujourd'hui, aucune idée, aucune habitude ne peut soutenir le chemin. Tout repose sur la liberté. Demandons au Seigneur ce regard d'homme libre, qui veut appartenir au Christ pour la seule raison pour laquelle on peut décider de lui appartenir aujourd'hui : parce que c'est le seul qui répond à l'attente de notre cœur.

Souhaitons-nous par conséquent d'être fidèles à cette conscience du Mystère présent que don Giussani nous a témoignée jusqu'au dernier jour et que le pape François nous rappelle constamment par son invitation à revenir à l'essentiel. Ce ne seront pas nos énergies ou nos capacités qui feront surgir quelque chose de vraiment neuf, vrai, accompli, mais le Seigneur seul pourra en être l'artisan, s'il veut utiliser notre petit « oui » quotidien pour continuer à susciter ce peuple comme signe d'espoir pour tous.

\*\*\*

Je saisis cette occasion de la journée de début d'année pour souligner l'importance de prendre soin, dans nos communautés, de certains moments et instruments fondamentaux pour l'éducation et la vie du mouvement. Aujourd'hui, j'en souligne deux, parmi d'autres.

La **prière** : il faut reconnaître (comme le disait le lycéen que j'ai cité) ce qui fait repartir, ce que le Seigneur peut faire, si l'on donne du temps à ce rapport unique qui régénère constamment à partir des faits qui surviennent dans la vie. La prière chrétienne n'est autre que la mémoire, à commencer par l'Eucharistie, le plus puissant geste de mémoire, au sens le plus vrai du terme, comme un évènement qui se produit au moment où l'on célèbre. Mais pour que cela se fraye un chemin en nous, il faut que le silence devienne toujours plus habituel, pour nous donner le temps de revenir sur certaines choses ; autrement, la mentalité commune gagne du terrain. Sans silence, il est impossible qu'Il pénètre dans notre vie. La Sainte Vierge conservait tout dans son cœur, et bien souvent, notre cœur est plein de tout, sauf de Lui, nous le voyons bien. C'est pour cela que l'enthousiasme pour Sa présence ne grandit pas. Si nous n'avons pas de temps pour ce rapport, pour cette mémoire, tout le reste en payera les conséquences. Nous étoufferons. Nous pourrions nous démener, sans que la joie n'apparaisse sur nos visages, parce qu'Il manque. Ce n'est pas ce que l'on fait qui rend joyeux, mais ce rapport unique avec le Christ qui s'étend, ensuite, à toute la journée. Ce n'est pas une

alternative à l'action : il s'agit que ce rapport pénètre tout ce que l'on fait ; autrement, tout ce que l'on fait ne rendra pas la vie plus pleine et plus joyeuse.

Le **chant** : que la passion pour le chant grandisse ; le désir de chanter toujours mieux ensemble est une attention qu'il ne faut pas perdre. Nous voyons combien le fait de bien chanter ensemble nous aide. Don Giussani nous a fait aimer une certaine manière de chanter ensemble, au point que lorsque chacun suit son propre chemin pour s'affirmer, cela paraît insupportable. Si l'on perd cette tension, on perd quelque chose d'essentiel. Il faut donc se donner le temps de soigner le chant et les répétitions de chants dans nos communautés, pour pouvoir transmettre une certaine manière de chanter.